

Raphaël Enthoven

**Le philosophe
de service
et autres textes**

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

UN JEU D'ENFANT — La philosophie, *Fayard*, 2007.

L'ENDROIT DU DÉCOR, *Gallimard*, 2009.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

RAPHAËL ENTHOVEN

LE PHILOSOPHE
DE SERVICE

et autres textes

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Pour Aurélien et Sacha

Il y a chez toi quelque chose d'ingénu qui
disparaît quand tu fais l'enfant.

SACHA GUITRY

Le philosophe de service

Il y a du Citroën dans Picasso.

JACQUES SÉGUÉLA

Je me souviens d'une séance photos pour un magazine féminin qui consacrait un grand dossier aux « philosophes du moment ». Nous étions cinq zouaves à défiler dans un studio jonché de produits de beauté, sous l'œil d'un photographe qui avait installé en son milieu une petite colonne « à la grecque » peinte en marbre zébré avec laquelle il nous demandait de « jouer », de prendre la pose, d'adopter un « air philosophique », tantôt le poing sur le menton, tantôt les doigts en équerre, l'index sur la tempe et le pouce sous la mâchoire... La prochaine fois *on* nous mettra peut-être une toge, qui sait ?

Flanqué du « religieux de service » et du « scientifique de service », le « philosophe de service » est de toutes les

émissions, à la radio, dans les journaux, à la télévision, pour apporter son « éclairage » sur des sujets qui, quoiqu'ils échappent à sa compétence, requièrent, bizarrement, son opinion.

Il s'affiche sur les culs de bus, se répand en conférences, siège aux comités d'entreprise, conseille les présidents. *On* l'interroge sur n'importe tout : le terrorisme et la crise financière, les éruptions volcaniques, l'éducation des enfants, l'arrivée du printemps, l'arraisonnement d'un navire en temps de guerre ou l'amour au temps du sida. *On* lui demande des conseils de sagesse, *on* l'interpelle, *on* le questionne, *on* le convoque et, souvent, il marchande sa présence.

Qu'attend-*on* de lui ? D'abord, qu'il réponde. Qu'en vertu d'une inversion des rôles, à mille lieues de l'exercice socratique de la philosophie, le philosophe de service (que j'appellerai maintenant P.S.) remplace les questions par des réponses, et les réponses par des professions de foi. Privé d'approfondir (mais sommé d'en donner l'impression), soumis à l'immédiat, P.S. étale des convictions, donne des consultations, brandit la philosophie comme un antidépresseur, participe sans vergogne à des débats sans queue ni tête où sa parole n'est qu'un bruit de fond.

Ensuite, qu'il réponde *en philosophe*, autrement dit en baragouin, qu'il entrelace des phrases ordinaires avec des mots à rallonge, qu'il parle un tout petit peu chinois, qu'il se rende accessible, bien sûr, mais tout en usant du jargon nécessaire à inspirer — à ses dépens — l'ironie respec-

tueuse que sa Majesté le plus grand nombre témoigne aux ermites mondains.

Enfin, qu'il réponde en psychologue, voire en astrologue, à des questions intimes : « Qui suis-je ? » « Où vais-je ? », « Que m'est-il permis d'espérer ? », « Je suis homosexuel, comment le dire à mes parents ? »... Comme si l'objet de la philosophie était ce qui n'importe qu'au Moi.

À l'ère de l'individu — collectif ou esseulé — P.S. remplace à la fois l'intellectuel (tristement suspect de se servir des causes qu'il défend) et le philosophe, dont le magistère reposait sur une opacité qui n'impressionne plus l'ignorant décomplexé. P.S., c'est la ciguë de Socrate : l'empoisonnement de la philosophie par ceux qui la réduisent à un remède.

Que lui demande-t-on quand *on* lui demande son « point de vue » ? Non pas que P.S. dévoile sa vision du monde — qui les vaut toutes et que vaut n'importe laquelle —, mais qu'il fasse le cadeau de sa hauteur, qu'il se déguise en altitude, qu'il aborde des sujets triviaux depuis le promontoire où son esprit doit avoir l'air d'habiter. Qu'il joue le jeu, en un mot, de la « pause-concept », de l'« instant prise de tête », de la « minute-philo ». Quelques grammes de pesanteur dans un monde frivole... P.S., c'est le balourd chargé d'élever le débat.

Peu importe qu'à force de répondre, le philosophe de service ne dise plus rien. L'essentiel est de sauver les apparences, de montrer qu'il *pense* tout ce qu'il dit, d'exaucer

les vœux de l'auditoire en déposant des hiéroglyphes sur des expériences ordinaires, en donnant, jusqu'aux rides qui ornent son front et les « euh... » qui ponctuent ses phrases, tous les signes de l'idée qu'on se fait de la pensée en acte : P.S. joue au philosophe comme l'épicier joue à l'épicier devant un client qui, quand il s'adresse à lui, s'adresse à sa fonction. P.S. n'est pas là pour dire quoi que ce soit, mais pour faire parler de lui en versant de l'érudition dans l'émotion, en distillant du jus de crâne dans les « émissions de société » où le mélange des genres sert d'idée neuve et les paradoxes, de parasites. La loi du marché accole à P.S. l'étiquette du pur esprit passant chaque semaine (et parfois tous les jours) l'oral de notoriété devant un parterre de demi-habiles qui trouvent à la fois génial ce qu'ils parviennent à comprendre et grisant d'entendre un sabir indigeste. « Qui se sait profond, dit Nietzsche, s'efforce à la clarté : qui veut paraître profond aux yeux de la foule s'efforce à l'obscurité. Car la foule tient pour profond tout ce dont elle ne peut voir les raisons : elle a si peur de se noyer ! »

En vérité, P.S. fait l'objet d'intentions contradictoires. À l'image du maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, qui prétend se tenir au-dessus de la mêlée avant, lui-même, d'en venir aux mains avec ses congénères, tout en P.S. manifeste l'hypertrophie d'un savoir inutile que rachète l'aptitude quasi miraculeuse à s'exprimer, de temps en temps, comme tout le monde. En échange du quota de paroles qu'on alloue à la pensée, P.S. a l'obligation de servir la cause d'un scoop démagogique et plus

répandu que la grippe : « Non, la philosophie n'est pas désincarnée, la philosophie n'a pas la tête dans les étoiles mais bien les pieds sur terre ! Pour être philosophe, le philosophe n'en est pas moins homme, et il a, comme vous et moi, des organes, des chagrins, des colères, des soucis quotidiens... Vous allez voir ce que vous allez entendre. » N'attendez pas de P.S. qu'il change votre regard sur le monde (même si c'est officiellement ce *qu'on* lui demande), mais qu'il profère à l'envi des vérités gnomiques, des sentences qui éternisent l'actualité... tout en flattant l'iconoclasme ambiant. Le rôle de P.S., sa *tâche*, est de caresser la bonne opinion que l'opinion a d'elle-même en prenant le contrepied de ce qu'un large public tient pour des idées reçues : l'altermondialisme lui tient souvent lieu d'altérité.

Simultanément abstraites et incarnées, les paroles de P.S. flottent — entre ciel et terre — à l'intention des malcontents qui règnent sur l'époque où ils se vivent comme des marginaux. Dans le grand consensus anticonsensuel, P.S. doit être « dérangeant » sinon il gêne. P.S. doit déplaire, sous peine de déplaire encore plus : il faut des bouffons au peuple comme il en fallait aux rois.

Qu'il soit beau, qu'il soit laid, P.S. est toujours le dindon de la farce. De même qu'Amour, selon Platon, est fils de Carence et de Plénitude, P.S. descend à la fois du philosophe juché sur un tonneau qui harangue les masses laborieuses, et du géomètre qui tombe dans le puits parce qu'il regardait les étoiles. Depuis l'éternel divorce de ses parents, P.S. habite en même temps l'arène populaire et la tour

d'ivoire. S'il complique les choses, *on* raillera son pédantisme. S'il parle comme tout le monde, *on* le trouvera démagogue. S'il vend trop de livres, *on* le dira « commercial ». S'il n'en vend pas assez, *on* le tiendra pour un « has been ». S'il passe à la télé, *on* le jugera « médiatique », s'il n'y passe pas, *on* le trouvera « snob ». S'il développe une thèse, *on* lui parlera de son style. *On* doit pouvoir simultanément admirer ses connaissances et tourner en dérision un savoir qui peine à s'incarner malgré l'effort louable de s'occuper du monde pratique. P.S. est à la merci du journaliste qui trouve audacieux de lui demander si, quand il parle du philosophe de service, il parle de lui-même ou qui, quand il lui répond par une citation, le rappelle à l'ordre en lui disant « mais *vous*, qu'est-ce que vous en pensez ? » comme si on ne parlait pas de soi quand on cite un autre, comme si l'opinion d'un homme qui les vaut tous avait plus d'intérêt qu'un trait de génie. P.S. est un sorcier déchu dont les sortilèges sont dénoncés par Bouvard et Pécuchet. Le philosophe de service est un repent du savoir : dès qu'il parle, *on* dirait qu'il s'excuse.

P.S. est un épouvantail dont les grimaces montrent à tout le monde qu'elles n'impressionnent plus personne. Ses postures cérébrales sont le faire-valoir des sentences hommages et des lieux communs. Mis sous tutelle par le gouvernement de l'opinion publique et ses ambassadeurs, P.S. se voit toujours opposer (comme une leçon de bon sens, la preuve de son inutilité profonde et donc de la faveur qu'*on* lui fait en l'invitant à s'exprimer) la perplexité

de l'animateur qui, par solidarité avec ce qu'il croit savoir de son public, feint de déchiffrer les mots de quatre syllabes (« moi qui n'ai pas *fait philo*, je ne suis pas certain de comprendre la mé-ta-phy-sique... »), et dont la fausse modestie sert uniquement à montrer l'obscurité de ce qu'il vient d'entendre (prétendre qu'on ne comprend rien, dit Barthes, c'est se croire « d'une intelligence assez sûre pour que l'aveu d'une incompréhension mette en cause la clarté de l'auteur et non celle de son propre cerveau »).

Quand *on* lui demande « à quoi sert la philosophie ? », P.S. trouve généralement à l'amour de la sagesse mille gentilles qualités : à l'entendre, la connaissance dissipe le mal, la philosophie rend l'espoir, stimule le désir, fabrique des citoyens, donne un sens à la vie... Pour un peu, elle ôterait « la peine de réfléchir et le trouble de penser » (Tocqueville). Si P.S. s'aventure à répondre que la philosophie ne sert à rien, *on* le trouvera « provocateur ». *On* dira qu'il « fait l'intéressant » — ce qui est l'apanage des gens que la foule se plaît à trouver sans intérêt. S'il dit que la question de l'utilité de la philosophie sous-entend que quand on est inutile on ne sert à rien, P.S. est inaudible. Si, au lieu de répondre comme *on* l'exige, P.S. ne joue pas le jeu et fait entendre une parole intempestive au banquet des idées reçues, il est aussitôt congédié par le tribunal populaire de l'Audimat, renvoyé à ses nuées, à l'asepsie d'une « pensée molle », « conformiste », « narcissique ». Pour faire partie du cénacle des philosophes de service, il faut taire (ou garder pour soi) que l'enjeu n'est pas de savoir à quoi sert

la philosophie, mais de savoir quels préjugés implique une telle question.

P.S. vient seulement d'apparaître, mais déjà son image le poursuit comme son ombre. Le philosophe de service est une figure tragique à qui l'orgueil et l'opinion imposent de troquer son âme contre une monnaie de singe. L'amour de la sagesse est-il soluble dans le souci de plaire ? P.S. est celui qu'on regarde sans le voir, qu'on entend sans l'écouter, qu'on invente quand on l'invite, et qui s'éteint quand la lumière s'en va.

Dieu

Les choses ne sont pas plus ou moins parfaites selon qu'elles charment ou offensent les hommes.

SPINOZA

La théologie demande d'où vient le monde et répond par Dieu ou par l'athéisme ; la philosophie demande d'où vient Dieu et répond par l'homme.

Il importe peu de savoir si Dieu existe. Seule compte l'inquiétude à laquelle correspond le désir de Sa présence. « Autrefois, écrit Nietzsche, on cherchait à prouver qu'il n'y avait pas de Dieu — aujourd'hui on montre comment la croyance en un Dieu a pu naître et à quoi cette croyance doit son poids et son importance. » C'est toute la différence entre la recherche d'un sens et le goût de comprendre d'où vient l'étrange besoin que nous en avons.

Si les questions sont en philosophie plus essentielles que les réponses, ce n'est pas que la sagesse est hors d'atteinte

ou que l'ultime réponse est un supplice de Tantale dont la quête remplit (d'amertume) le cœur d'un homme, mais c'est, au contraire, que la réponse est trop facile, trop accessible. Répondre est un pis-aller qui dispense de s'interroger sur la question elle-même... et toutes les questions qu'elle pose. Répondre est enfantin. Répondre, c'est peu dire.

Dieu est un dilemme : soit il existe, soit Il est Dieu.

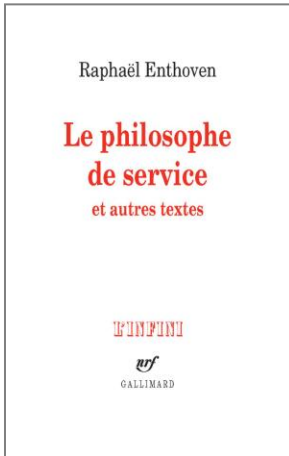
Soit il existe et — à moins que Dieu ne soit un sujet comme les autres — rien de ce qui existe ne peut exister hors de lui, soit Il engendre l'existence, l'excède, la précède ou la surplombe, et donc, par conséquent, n'existe pas lui-même. Un Dieu transcendant n'est pas conçu pour exister, mais pour donner un sens à l'existence (qu'il encadre entre l'hypothèse d'un commencement et la perspective d'une fin qui, dans le meilleur des mondes, en serait aussi le but). Quoi de plus utile ? Quoi de plus réconfortant ? Dieu est indispensable. S'Il n'existait pas, l'homme croirait en Lui.

C'est la raison pour laquelle — Dieu naissant du refus d'avoir souffert en vain, plus que du bonheur d'exister — loin d'estomper la croyance en Dieu, les drames de la vie lui donnent paradoxalement un second souffle. Non seulement la souffrance ne détourne pas de Dieu mais elle y reconduit avec, en retour, la garantie qu'on ne souffre pas pour rien, le baume d'une promesse, l'opium d'une récompense. C'est également la raison pour laquelle les philosophes qui s'interrogent sur les causes du désir que Dieu existe sont aussi, le plus souvent, les défenseurs des institu-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 15 février 2011.
Dépôt légal : février 2011.
Numéro d'imprimeur : 78557.*

ISBN 978-2-07-013296-6/Imprimé en France.

181619



Le philosophe de service Raphaël Enthoven

Cette édition électronique du livre
Le philosophe de service de *Raphaël Enthoven*
a été réalisée le 07 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132966).

Code Sodis : N48681 - ISBN : 9782072439766.

Numéro d'édition : 181619.